

LA CRISE POSTSTRUCTURALISTE DU SUJET. RECHERCHE SUR LA PHILOSOPHIE DE GILLES DELEUZE

Mots-cles: *Deleuze, poststructuralisme phenomenologie, Heidegger, difference, sujet, ontologie, histoire de la philosophie, plan d'immanence, virtuel, reel*

Table de matieres: Le probleme moderne du sujet et la philosophie francaise contemporaine – 1, Introduction dans la philosophie de Gilles Deleuze – 2, Psychanalyse, schizoanalyse, antianalyse – 3, Politique – 3, Conclusions partielles: la „positivite” de Deleuze – 4, Preliminaires a l'ontologie deleuzienne – 4, „L'histoire” de l'univocite philosophique – 5, Modeles ontologiques – 5, Ontologies deleuziennes – 6, L'etrange monde deleuzien – 7

Le probleme moderne du sujet et la philosophie francaise contemporaine

Le premier chapitre cherche a dévoiler, dans l'histoire de la philosophie, les reperes de la subjectivite moderne, precisement ceux qui ont structure la pensee poststructuraliste de la philosophie francaise de la seconde moitie du XX-em siecle. En effet, on constate le fil rouge liant (mais aussi differenciant) l'antique *hypokeimenon* (avec ses variantes *tode ti* ou *ho pote on*), le moderne *subjectum* – avec ses variations Cartesienne, Kantienne, Hegelienne ou Husserlienne (en fait une reprise de facon cartesienne), enfin la dissolution du sujet achevee dans l'oeuvre du „premier” Heidegger, *Sein und Zeit*. On parle plus de ce jeune Heidegger parce que Derrida, Deleuze ou Foucault connaissent (critiquent) presque seulement cette partie de l'oeuvre Heideggerien.

Les sources de la pensee poststructuraliste peuvent etre identifiees parmi les oeuvres de Hegel (dit le „grand enemi”) mais aussi parmi celles de Husserl ou du – premier – Heidegger, comme on a vu, dans la philosophie de Nietzsche mais aussi chez Marx, la figure-fetish pour ce qu'on peut nommer „la pensee '68” (et qui comprend Derrida, Foucault, Deleuze, Lacan, Bourdieu); en effet, cette „pensee '68” se revele comme tentative post Marxiste, post Heideggerienne et post Nietzscheenne de critique – non pas des acquis sociaux de Foucault ou Deleuze, mais du re-nouveau de la pensee politique, deja impossible apres Marx.

La position de Ferry et Renaut n'est nullement un retour a un pseudo ordre moral, mais un retour a l'humanisme et a la possibilite d'une philosophie politique: en effet, les philosophes des annees 60-70 sont des anti-humanistes et ce retour a la philosophie politique (et a l'humanisme) envisage la possibilite de penser le politique. Un retour de la subjectivite qui fut la cible de la philosophie allemande dont les penseurs des annees 60-70 se sont prevalues repose la necessite de bien montrer les limites de ces philosophies pour expliquer ce retour a la philosophie de la subjectivite. Les themes majeures de „la pensee '68” – c'est a dire la fin de la philosophie (un theme plutot Hegelien), le paradigme genealogique, la dissolution de la „verite”, la fin des universaux et la critique radicale de la subjectivite – doivent etre compenses: il faut lire Rawls et Habermas – et Kant aussi – si on veut, aujourd'hui, penser le politique.

La philosophie de Gilles Deleuze. Introduction

L'introduction dans la philosophie de Gilles Deleuze doit être précédée par l'exégèse nécessaire concernant les sources du Deleuzianisme. La difficulté, ici, consiste en ce que l'auteur lui-même reconnaît des influences, mais également il cache des autres et il falsifie beaucoup d'autres, en envoyant le chercheur sur des pistes fauses.

Si nous sommes des deleuziens orthodoxes, nous identifierons premièrement les „amis” de Gilles Deleuze, donc on reconnaîtra l'influence de Hume et de l'empirisme anglais, puis de Spinoza – le „prince des philosophes” –, ou Deleuze trouvera des concepts comme ceux d'immanence, les affects ou le conatus, puis de Nietzsche et de ses forces (et pas avec son perspectivisme herméneutique!) enfin l'influence de Bergson, qui peut être vu comme un anti Hegel à l'époque, comme un métaphysicien conséquent parmi les positivistes des années 20.

Les ennemis sont Kant (mais Deleuze a une attitude ambiguë envers celui-ci), Hegel (l'ennemi absolu de „la pensée '68”) et tout rationaliste, en principe. En dépit tout ça, c'est à dire les déclarations de Deleuze lui-même, on peut identifier des structures profondes du Deleuzianisme et qui contredisent les affirmations du philosophe: là-bas il y a beaucoup Platon (la passion pour l'Idée, la méthode de „dramatisation” – comme révérence pour la méthode dialogale Platonicienne), comme Alain Badiou l'a déjà suggéré, mais aussi l'éternel Hegel et surtout Heidegger, qui est le maître jamais reconnu de Gilles Deleuze.

Les concepts centraux du Deleuzianisme sont la différence (liée à l'idée de la répétition), le couple virtuel/ actuel et le devenir: on parle seulement de ces trois (en fait quatre) concepts parce que Deleuze ne prescrit pas une unité conceptuelle pour son œuvre, celle-ci n'ayant pas une unité systémique. Les concepts sont manipulés comme des outils (ou comme les mots dans l'idéologies), ils servent seulement pour un but ou autre, toujours locaux. La différence, le virtuel et le devenir sont parmi les concepts qui ont survécu les grands cataclysmes de l'œuvre, en la parcourant du commencement jusqu'à la fin.

En quelques mots: comme „philosophie de la différence”, le Deleuzianisme envisage pourtant l'Être – comme être déjà et toujours différencié: ici, Deleuze veut résoudre un problème millénaire, le problème de l'Un et du Multiple, qui est la marque du Platonisme tardif. Pour Deleuze, les différences (donc toute l'histoire de la philosophie qui a traité le sujet) sont des traces de la différence, donc de l'Être et de ses relations complexes.

Nous ne pouvons pas parler de l'Être sans comprendre comment Deleuze le conçoit: pour le philosophe français, tout est réel, tout est Être, rien n'est en dehors ce monde. Et ce monde a deux pôles, virtuel et actuel, les deux décrivant – dans un mouvement complexe de détermination réciproque (suggéré par le concept de différenciation) – complètement le réel. Deleuze n'accepte point aucun ordre symbolique du monde et est en guerre contre le „possible” – concept central chez Heidegger (voir *Sein und Zeit*, §6), mais entendu en manière pré-Kantienne, pré-critique, relevant une compréhension ontologique naïve.

Enfin, le devenir est un (est une singularité) et une multiplicité (les devenirs particuliers). Mais les devenirs relèvent un point de fracture: tout devenir particulier est virtuel et pas actuel, donc le réel n'est pas vraiment décrit en totalité, il n'est pas „plein”.

Psychanalyse, schizoanalyse, antianalyse

„La pensee '68" n'a pas eu des theories politiques ou sociales proprement-dites. Elle a essaye de penser – ou plutot re-penser – le Marxisme dans les conditions du monde actuel, avec des resultats etranges. Par exemple, le *corpus* social dont parle(nt) Deleuze (et Guattari) n'existe pas, de meme comme le travailleur n'existe pas plus: on peut pas oublier la manque d'interet que les ouvriers ont eu en ce qui concerne les revoltes de Mai '68 – revoltes purement intellectuelles, sans liaison avec leur objet declare, c'est a dire le travail et le travailleur.

Mais les intellos (sous le signe de Mao, Trotsky ou Staline) n'ont abdique point leur projet. Pour Deleuze, il n'y a pas que foule: pas de sujet (qui est une invention burgeoise), pas de conscience (qui est une invention philosophique et psychologique), pas de personne. En consequence, tout appareil psychologique est obsolete et releve d'une maniere de pouvoir qui veut preserver l'etre humain (si on peut en parler) dans un etat d'esclave.

Pour Deleuze, mais plutot pour Guattari, la psychanalyse est la plus ideologique (et ideologisante) des sciences humaines, donc elle doit etre la plus combatue (pas les moyens et pour les buts d'une autre ideologie, evidentement). En effet, la psychanalyse est un espace intellectuel peuple plutot par des philosophes que par des psychologues. De plus, en epoque brillait le nom et les methodes de Jacques Lacan – psychanalyste de facon structuraliste mais s'appuyant aussi sur des modeles rationalistes (le modele Cartesien de l'Ego, par exemple) – donc la lutte trouvait une nouvelle justification.

Deleuze ne connaissait bien ni la psychanalyse, ni Lacan en particulier, fait demontre par l'analyse simpliste de l'Œdipe: et si *L'anti-Œdipe* est un livre large, l'interet deleuzien en cette question reste mineur. Seule la schizophrénie peut demanteler les structures egotiques et seule l'anti-analyse pourra decrir d'une maniere propre les foules humaines.

Politique

On a deja dit: „la pensee '68" n'offre point de theorie sociale ou politique proprement dites, liees a ce qu'elles pretendent decrir: les realites humaines, mais plutot elle developpe des strategies obscures et ireeles, structures et forces d'un monde trop discret ou plus large que le monde social.

Comme ses camarades de „la pensee '68", Deleuze parle d'un social inadecvat, machinique (il me semble qu'ici le *machin* dont parle Baudrillard est plus propre que la classique „machine"): le „machinisme" ne doit nous tromper – c'est pas une vision high-tech la, mais une comprehension retrograde, en maniere moderne (aussi pre Kantienne), qui comparait le monde avec un horloge.

Les notions politiques de „gauche" ou de „droite" n'ont guere leur place dans ce domaine. Deleuze parle d'une certaine nomadologie, comme theorie anarchiste pour des foules hypothetiques vivant en marge (en marge du monde, de l'Etat etc.) et aussi de la revolution, si il n'y a personne pour la faire. L'Etat est par definition fasciste et oppresif, donc il ne peut pas etre augmente d'une maniere ou d'autre.

Mais si – comme on a vu en ce qui concerne la psychanalyse – Deleuze n’est pas du tout intéressé en ce qui concerne l’être humain, le problème du politique relève une indifférence égale envers le social. Pour anticiper: le seul intérêt Deleuzien est celui pour le côté virtuel, non-effectif, du réel: l’être en chair et en os et les réunions de ce genre d’être ne présentent le moindre intérêt pour le philosophe.

Conclusions partielles: la „positivité” de Deleuze

Est-ce vrai ce que Foucault disait, que „le siècle sera, un jour, peut-être, deleuzien”? Les premières cinq parties ont été „Deleuziennes”, c’est à dire: l’attitude qui nous a guidé – „orthodoxe”, non-critique – nous a mené à ce point dans lequel nous pouvons comprendre la „positivité” de cette philosophie, le pouvoir de renouvellement que le deleuzianisme apporte ou peut apporter dans le discours philosophique contemporain.

Preliminaires à l’ontologie deleuzienne

En parlant d’ontologie, on parle aussi d’un monde dont la théorie d’existence décrit; quel est le rapport entre une théorie de l’existence et un monde, en général? Premièrement, nous devons souligner: le pacte fictionnel, caractérisant tout acte entre auteur et lecteur, est, dans le „cas Deleuze”, *fort*. Deleuze réclame, dès les premières pages, que le lecteur accepte d’une manière complète le monde que l’œuvre décrit, en dépit son caractère étranger. Sans un accord ferme de notre part, le Deleuzianisme deviendra un bricolage avec une consistance et cohérence seulement locales.

En dépit l’étranger dont nous avons mentionné, le monde dont Deleuze parle est cependant *ce* monde, le notre, et pas un autre monde: en effet, on ne peut pas décrire que les mondes qu’on expérimente, n’importe quel genre d’écriture on aborde. L’accès à un monde radicalement autre nous est interdit.

Deleuze a une théorie langagière en quelque mesure ahurissante: pour le philosophe le concept est quelque chose d’instauratif, dans la manière du logos divin. Les motifs sont bien cachés: Deleuze veut, pur et simple, éradiquer toute généralité de ce monde, il rêve d’un monde dans lequel chaque mot correspond à un seul objet, dans lequel il n’y a pas de synonymie, d’homonymie ou de sémantique.

Evidemment, pour exposer sa théorie (la théorie de l’expression), Deleuze emploie le langage quotidien.

Heidegger l’a déjà montré: le discours philosophique, en dépit ses intentions (instauratives, pacifiques etc.), est toujours violent. Le „polemos” inaugural, dont parlait Héraclite, s’insinue tellement qu’il n’existe pas de discours philosophique non-polemique, donc non-violent.

La violence est le moteur caché de la philosophie, et elle consiste dans l’acte synthétique opéré par le „Logos” Grec: la prédication, la liaison entre un sujet et un prédicat, est le premier acte de violence.

Nous avons suggéré une parallèle entre la philosophie de Gilles Deleuze et celle de Constantin Noica, le fameux penseur Roumain, qui peut aussi représenter un modèle Heideggerien, Platonicien, Hegélien etc. dans notre culture.

„L’histoire” de l’univocite philosophique

Tout court: pour eviter l’histoire de la philosophie – ou plutot lui evader –, et plutot pour eviter toute histoire Heideggerienne de la philosophie en particulier, Deleuze invente une histoire parallele, une histoire redoublant le marche rationaliste de la pensee – une „histoire” de l’univocite.

La on peut soulever une question bien legitime: donc, quel est le fil rouge qui conduit la pensee Deleuzienne? – l’univocite ou la difference?, c’est a dire l’Un ou le Multiple? Le probleme, on le sait bien, est Platonicien, et Deleuze croit l’avoir resolu en introduisant le concept de „multiplicite”; mais cette multiplicite renouvelle la questions deja soulevee: Deleuze parle-t-il bien d’un *Un* qui est difference ou bien d’un Un qui existe seulement comme *multiplicite*?

Alain Badiou a sugere que Deleuze est premierement platonicien, que sa nostalgie pour refaire l’unite est visible pour chaque lecteur attentif. Badiou a raison, sans doute, mais revenons a cette hypothetique histoire dont nous avons parle.

Le probleme concernant l’univocite amene le philosophe chez Aristote: l’ambiguite du maitre du Lycee, resolue d’une maniere elegante dans la phenomenologie de Heidegger (*dynamis* et *energeia* comme difference ontologique avant la lettre), est convenable pour Deleuze; s’il repudie tout approche semantique, Deleuze garde l’univocite – concept a son tour logico-semantique, en l’identifiant (enrichi) dans l’histoire de la philosophie: chez Duns (qui, en depit son audace, reste un „theologue”, donc a un niveau „negatif”), chez Spinoza (la ou l’univocite devient immanence generalisee; Deleuze fait ici le saut du logique vers l’ontologique), pour se placer lui-meme comme point d’arret de cette histoire. On peut aisement constater que chaque noeud de cette pseudo-histoire represente un renversement *in speculum* de la vraie histoire: Duns pour Saint Thomas etc.

Deleuze veut que sa philosophie represente une onto-hetero-genese, c’est a dire une theorie ontologique qui pose une genese deja differencee, en evitant ainsi des concepts maudits comme „possible”, „transcendant”, „negation” etc. en fait, Deleuze ne peut proposer qu’une bio-hetero-naissance, c’est a dire un derapage dans le domaine biologique, la ou la genese ontologique (concept relevant d’une problematique transcendantale stricte) est simple naissance ontique.

Modeles ontologiques

Ce chapitre etudie la relation entre la pensee Deleuzienne et la problematique scientifique, relation pas tres claire, relevant d’un dynamisme propre, cache. En fait, apres la lecture des oeuvres Deleuziennes on peut aisement constater que le philosophe a une attitude plutot negative envers la science et le scientifique: pour Deleuze, la connaissance philosophique est superieure en tout cas, relevant une comprehension non-limitative, pure, complete. Nous pouvons reconnaitre, ici, l’attitude Bergsonienne: aussi chez Bergson que chez Deleuze, la science est *calquie* selon le modele philosophique, chaque comparaison ponctuelle relevant la superiorite de cette-derniere.

En effet: Deleuze employe un modele scientifique ou un autre mais seulement pour s’en servir, pour expliciter des difficultes conceptuels ou pour représenter des theories non-

intuitives. De ce point de vue, les exemples que le philosophe utilise, ahurissant en eux-mêmes, peuvent être cohérents: la thermodynamique du XIX^e-e siècle (qui donne un modèle ontologique de l'émergence) peut être dans la proximité de la volcanologie d'ascendance Schellingienne. Les modèles physiques ne peuvent pas être en état d'inconsistance réciproque parce que, pour Deleuze, la nature elle-même est quelque chose d'artificiel, elle est plutôt *ethos* que *physis*.

Deleuze déplore en général les „épurations” que le développement des sciences a apporté avec lui: tout état qualitatif, singulier, riche a été incorporé dans des états quantitatifs et non-qualifiés, dans lesquels le singulier est fondu. Le problème est réduit à un niveau axiomatique, le géométrique revient à l'algébrique (mouvement commençant avec Descartes), le discret (le point) est incorporé dans des courbes (équations).

La biologie offre aussi des modèles ontologiques, ou plutôt ontiques: en dépit de l'intérêt que Simondon a éveillé pour les singularités pré-individuelles et pour le mouvement d'individuation, Deleuze échoue au niveau ontique de la naissance d'individu biologique. Ici Deleuze effectue un double mouvement: du biologique vers l'ontologique, suivi immédiatement d'un autre – un *schrift zurück*, on dirait –, en arrière, vers le biologique: l'ontologie Deleuzienne ne peut pas se soutenir d'elle-même.

Ontologies deleuziennes

Qu'elle peut ou pas se soutenir d'elle-même, l'ontologie Deleuzienne relève d'autres problèmes, encore plus graves. Premièrement, ce „plan d'immanence”, dont l'immanence n'est pas première, mais quelque chose de second, contrairement à la définition même de l'immanence. Deleuze „pose” un plan comme modèle ontologique, donc un modèle complètement obsolète: appartenant à une géométrie archaïque et de plus trop pauvre pour expliquer la richesse du réel; postule comme unique, *le* plan doit soutenir le réel *sans le schématiser*, sans le réduire – or cela est impossible.

Puis, en disant que *le* plan est un plan d'immanence, Deleuze n'exploite point la transcendance de ce monde, mais l'engloutit tout court. L'immanence Deleuzienne est un cauchemar, est ce qui reste après la consommation complète du réel.

Mais la ruine la plus violente à laquelle l'immanence Deleuzienne est soumise est amenée, peut-être, par la dissolution du sujet. Le sujet Deleuzien est une formation larvaire, stratifiée d'une manière presque alluvionnaire.

Les limitations du sujet relèvent le fait que l'immanence n'est pas une immanence proprement-dite. Le sujet n'est pas quelque chose en soi, mais un produit, une conséquence, il est second. Puis, son état n'est pas permanent, mais temporaire: un sujet reste ce qui est seulement s'il est capable de se maintenir au-dessus d'un certain seuil. La troisième limitation du sujet concerne le fait que son interiorité est simple pliage, que la capacité la plus élogée du sujet – c'est à dire la pensée (la réflexion), n'est qu'un pauvre reflet dans un miroir. L'éthique (au sens Spinoziste et Nietzscheen) limite aussi le sujet, dans la mesure où le propre du sujet est seulement la possibilité de celui-ci d'exprimer la force qui l'anime (et en dehors laquelle il est rien): cette expression „propre” d'une force ne fait qu'attirer le sujet dans une course accélérée vers sa propre disparition. Enfin, le grand moteur du sujet – le désir – ne lui appartient pas.

En conclusion, l'immanence ne peut être immanence proprement-dite parce qu'il y a une réalité de second degré, quelque chose qui est un peu plus que rien, mais pas encore quelque chose pour demander le droit d'exister: le sujet.

En conclusion, le Deleuzianisme est une pensée bâtie sur le modèle phénoménologique Heideggerien, en dépit des intentions „solaires” de l'auteur. Au niveau profond, Deleuze reste un penseur conservateur, un traditionaliste, un métaphysicien sévère.

L'étrange monde deleuzien

Le dernier chapitre constate que le monde Deleuzien n'est pas unique, mais il y a deux compréhensions possibles, deux systèmes auto-cohérents: si nous sommes des Deleuziens, le monde de Deleuze va être fluide, Héralcitéen, riche, excessif. Ce monde est en train de disparaître parce que la répétition, qui n'est pas la répétition du même, mais du semblable, épuise toute forme actuelle. L'éthique des forces impose à ce monde l'évanouissement frénétique, sans reste.

D'autre part, si le lecteur est sceptique à propos des sentences Deleuziennes, en les regardant avec méfiance, le monde que cette philosophie „décrit” va être statique, immobile, Parménidien. Rien ne bouge là, tout est pétrifié: les singularités, la différence, le devenir, l'Être – tout est comme le souhaite Deleuze, c'est à dire: seulement virtuel et jamais actuel, non-effectif, pur.

Lire Deleuze n'est qu'apparemment une aventure: le lecteur attentif saura identifier, dans la pénombre, en-dessous le vitalisme des forces et d'une productivité folle, la structure phénoménologique solide, une structure qui donne le squelette d'une philosophie qui veut être (mais elle n'est pas) devenir pur et fou, différence vivante, pensée bondissante, pure.